

CHAPITRE II.

LA DISPERSION DES SÉMITES.

L'opinion la plus généralement reçue jusque dans ces derniers temps est que les Sémites, après le déluge, habitèrent d'abord l'Arménie¹. Mais en quel lieu se séparèrent-ils les uns des autres pour former différents peuples? La Genèse, d'après l'interprétation universelle du récit de la tour de Babel, nous apprend que ce fut dans la plaine de Sennaar ou de Babylone. Quelques savants modernes s'élèvent, au moins indirectement, contre cette assertion, en plaçant le berceau des Sémites en Arabie². Quoiqu'on puisse soutenir que cette opinion n'est pas absolument inconciliable avec la Genèse, parce que les Sémites auraient pu d'abord se rendre tous dans la péninsule arabique, et que la famille d'Abraham aurait pu remonter ensuite de là à Ur en Chaldée, le sens naturel du texte sacré est peu d'accord

¹ Voir les auteurs cités dans Renan, *Histoire générale des langues sémitiques*, p. 29.

² Cf. Sayce, *Assyrian Grammar for comparative purposes*, p. 13; Id., *Introduction to the science of language*, 2^e édit., 2 in-12, Londres, 1883, t. II, ch. VII, p. 167, et les auteurs que nous citerons bientôt.

avec cette théorie. Pendant longtemps on a cru que le genre humain tout entier s'était trouvé réuni dans la plaine de Sennaar, à l'époque de la construction de la tour de Babel. Aujourd'hui, l'exégèse admet volontiers qu'il n'y avait là que la descendance de Sem, sinon dans sa totalité, au moins dans sa majeure partie¹. La postérité de Noé s'était en effet trop multipliée à cette époque, depuis le temps du déluge, pour tenir tout entière dans la plaine de Babylone; l'Égypte était peuplée trop longtemps avant Abraham pour qu'il soit possible de supposer qu'il n'y avait pas encore d'habitants dans la vallée du Nil, un petit nombre de générations avant Abraham, etc.; la plupart des arguments que nous avons apportés en faveur de l'antiquité relative de l'homme s'appliquent au cas présent². Enfin le langage de Moïse peut se restreindre à la race de Sem. C'est donc seulement d'après cette interprétation que nous avons à le justifier.

Les documents historiques qui sont parvenus jusqu'à nous ne nous permettent pas de prouver directement que tous les Sémites ont habité ensemble la plaine de Babylone³, mais la philologie comparée nous fournit des moyens de le constater indirectement. Quoique ces moyens puissent ne pas paraître toujours péremptifs

¹ Voir Delattre, *Le plan de la Genèse*, dans la *Revue des questions historiques*, juillet 1876.

² Voir t. III, p. 468 et suiv.

³ La tradition chaldéenne confirme d'ailleurs la Genèse en ce qui concerne le récit de la construction de la tour de Babel. Voir *La Bible et les découvertes modernes*, 5^e édit., t. I, l. I, ch. VII, p. 319 et suiv.

toires, il est d'autant plus à propos de s'en servir dans la question présente, que les adversaires ne peuvent pas en alléguer d'une autre nature : ils contestent l'exactitude du récit inspiré au nom de la linguistique ; nous allons leur répondre au nom de cette même science.

Remarquons d'abord qu'on peut diviser les Sémites en deux groupes : le groupe méridional, comprenant les Arabes, les Himyarites et les Éthiopiens ou Abyssiniens, et le groupe septentrional auquel appartiennent les Chaldéo-Assyriens, les Israélites et les Araméens ou Syriens. Ils se distinguent l'un de l'autre non seulement par la position géographique, mais aussi par divers caractères de la langue et par certaines traditions religieuses. De là il résulte que les Chaldéo-Assyriens, les Hébreux et les Araméens descendent d'ancêtres qui ont continué encore à vivre ensemble, après avoir été séparés des Arabes, des Himyarites et des Éthiopiens. Mais antérieurement les Sémites du Nord et ceux du Midi ne formaient qu'un seul peuple. C'est ce que prouve incontestablement leur langage. De l'aveu de tous les orientalistes sans exception, toutes les langues dites sémitiques, l'hébreu, l'assyrien, l'araméen, l'éthiopien et l'arabe ne sont que des branches diverses issues d'un même tronc ; en effet, le dictionnaire et la grammaire sont à peu près les mêmes ; les racines trilitères et les principales flexions grammaticales sont identiques.

La plupart des sémitisants s'accordent aussi à admettre que la langue arabe est celle qui se rapproche le plus de la langue primitive des enfants de Sem ; mais

quelques-uns d'entre eux, allant plus loin encore, veulent conclure de là que les Arabes nous représentent le type le plus pur du Sémite primitif, dans son langage comme dans ses mœurs, ses coutumes et ses idées religieuses. C'est la théorie qu'a soutenue M. Eberhard Schrader. D'après lui, l'antiquité de la langue arabe prouve que l'Arabie est le berceau des Sémites eux-mêmes. C'est du nord de l'Arabie ou de l'Arabie centrale qu'ont rayonné tous les Sémites : les Éthiopiens et les Sabéens vers le Sud, les Babyloniens et les Araméens ou Syriens vers le Nord¹. M. Sprenger a exprimé une opinion analogue dans sa *Géographie ancienne de l'Arabie*² : il suppose que tous les Sémites ne sont que des Arabes émigrés en différents lieux, et ne se distinguant les uns des autres que parce qu'ils appartiennent à des couches différentes. Il s'appuie sur les conquêtes arabes qui ont suivi la fondation de l'islamisme, pour établir qu'il était dans le génie de ce peuple de porter au loin ses essaims ; mais pour le réfuter il suffit de remarquer que ce qui s'est passé après Mahomet n'est pas constaté avant lui.

M. Schrader recourt à des arguments plus sérieux qu'une vague analogie. Il soutient d'abord que les Chaldéens d'Arménie sont le même peuple que les Chalybes

¹ E. Schrader, *Die Abstammung der Chaldäer und die Ursitze der Semiten*, dans la *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, t. xxvii, 1873, p. 397-424.

² A. Sprenger, *Die alte Geographie Arabiens als Grundlage der Entwicklungsgeschichte des Semitismus*, Berne, 1875, § 427, p. 293-296.

et qu'ils n'ont rien de commun avec les Sémites. Peu nous importe ce point de détail. La seconde partie de sa thèse, savoir que tous les Sémites viennent d'Arabie, est plus grave. La preuve qu'il donne de ce dernier point consiste, comme nous l'avons déjà remarqué, en ce que la langue arabe est celle qui se rapproche le plus de la langue mère sémitique. C'est là, dit-il, où le type primitif s'est le mieux conservé, qu'il faut chercher le berceau de la race.

A cela nous répondrons que la conclusion n'est pas légitime. Le sanscrit et le grec sont, parmi les langues aryennes, celles qui se rapprochent le plus de la langue indo-européenne primitive; personne cependant ne songe à en tirer la conclusion que l'Inde ou la Grèce est le berceau primitif des Aryas. La conservation du dictionnaire et surtout de la grammaire arabes dans une pureté et une intégrité relativement plus grandes que celles des autres idiomes sémitiques, s'explique aisément par la situation géographique de l'Arabie. Cette péninsule, isolée de trois côtés par la mer et séparée du quatrième côté, par un désert, du reste du monde, était condamnée par là même à avoir des rapports fort rares avec les autres peuples, de sorte que le contact des races étrangères ne pouvait altérer son langage¹.

Il suffit donc, pour se rendre compte du caractère de la langue arabe, d'admettre que ceux qui la parlaient

¹ Cf. I. Guidi, *Della sede primitiva dei popoli semitici*, dans les *Atti della R. Accademia dei Lincei*, Memorie storiche, 1878-1879, série 3, t. III, p. 569.

se fixèrent de bonne heure dans la péninsule, avant que les idiomes sémitiques eussent encore les traits distinctifs que nous leur reconnaissons aujourd'hui. Tandis que les Babyloniens, les Assyriens, les Hébreux, les Araméens, les Éthiopiens, modifièrent diversement leur manière de parler, selon le milieu dans lequel ils vécurent et sous l'influence des peuples étrangers avec lesquels ils furent en rapport, les Arabes, vivant seuls, gardèrent fidèlement leur langue comme leurs mœurs et leurs usages, de sorte que les documents que nous possédons en cette langue, quoiqu'ils ne datent que du VI^e siècle de notre ère, se rapprochent de la langue primitive des enfants de Sem plus qu'aucun autre document sémitique, et plus même que les documents assyriens, antérieurs de plus de deux mille ans.

M. Schrader a essayé, il est vrai, mais sans succès, d'écarter cette explication, qui renverse son hypothèse. Si elle était fondée, dit-il, les Arabes, en se rendant du berceau de leur race en Arabie, auraient dû se modifier, comme les autres Sémites, au contact des peuples qu'ils rencontrèrent sur leur route, en se rendant à l'Ouest ou au Sud-Ouest.

Voici ce qu'on peut lui faire observer. Les Sabéens, qui fondèrent un grand royaume et eurent des relations commerciales avec les autres peuples; les Éthiopiens, qui passèrent de l'Arabie méridionale en Afrique, se modifièrent en effet et eurent une langue particulière. Les Arabes du nord et du centre de la péninsule conservèrent intacts leur idiome et leur genre de vie, importés d'ailleurs, grâce au peu de chemin qu'ils eurent

à faire et de l'isolement dans lequel ils vécurent. En émigrant des bords de l'Euphrate et du Tigre dans leur nouvelle patrie, ils avaient traversé un désert, et il suffit de jeter un coup d'œil sur une carte, pour se convaincre qu'ils n'avaient guère qu'un court voyage à accomplir, et qu'ils rencontrèrent trop peu d'étrangers sur leur route pour que cette rencontre exerçât sur eux une influence sensible.

Mais il ne suffit point de réfuter les raisons de ceux qui prétendent placer le berceau des Sémites en Arabie, il faut établir par des arguments positifs la fausseté de leur sentiment.

M. Alfred von Kremer a combattu à l'aide de la philologie l'opinion qui place en Arabie le berceau des Sémites¹. En comparant entre elles les diverses langues sémitiques, on peut parvenir à déterminer, dans leurs traits principaux, la flore et la faune du pays qu'habitait la race sémitique, avant la séparation de ses branches diverses. Pour que celles-ci donnent aux plantes et aux animaux le même nom, il faut qu'elles aient connu ces plantes et ces animaux dans les contrées où leurs pères demeuraient ensemble. Quant aux noms qui diffèrent dans les diverses langues, ils doivent être de date postérieure : ils ont été empruntés à un autre temps et à d'autres lieux.

Ces prémisses philologiques posées, et elles sont incontestables aux yeux de tout linguiste, l'étude compa-

¹ *Semitische Culturentlehnungen aus dem Pflanzen- und Thierreich*, dans l'*Ausland*, t. XLVIII, janvier 1875, p. 1-5, 25-31.

rée des langues sémitiques prouve que l'Arabie n'est pas le berceau de ceux qui les parlent. Toutes ces langues, en effet, donnent le même nom au chameau, qui était connu par conséquent avant la séparation; elles appellent au contraire l'autruche différemment les unes des autres. Les premiers Sémites n'ont donc pas vécu en Arabie, car l'autruche est indigène dans ce pays. Les Araméens seuls appellent l'autruche *ne'âmâ*, d'après l'arabe *na'âm*, mais ils ont emprunté ce nom aux Arabes, dont les caravanes, venant de la Mecque, apportaient dans leur pays les plumes de cet oiseau.

Le dictionnaire arabe contient deux autres noms particuliers d'animaux, celui de la petite gerboise, *yarbâ*, aujourd'hui *djerbôa*, et celui du lynx, *tuffah*; mais ces quadrupèdes, qui sont particuliers à l'Arabie, n'ont pas de nom dans les autres langues sémitiques, tandis que l'autruche a un autre nom qu'en arabe, au moins en hébreu, où cet oiseau s'appelle *ya'ên*, *ya'andh*¹. Si les Hébreux étaient sortis primitivement de la péninsule arabique, comme le suppose M. Schrader, ils n'auraient jamais oublié le nom du volatile qu'ils avaient appris à connaître dans leur première patrie, et ne lui auraient pas donné un nom nouveau.

Aux preuves philologiques de M. Alfred von Kremer, M. Hommel, qui a étudié avec soin la question²,

¹ Lam., IV, 3 (keri); Is., XIII, 21; XXXIV, 13; XLIII, 20; Jer., I., 39, etc.

² M. Fritz Hommel a traité la question dans un mémoire, en français, lu au Congrès International des orientalistes de Florence, le 13 septembre 1878, *La patrie originnaire des Sémites*, dans les *Atti del IV Congresso internazionale degli Orientalisti*,

ajoute les suivantes : De même qu'on ne trouve pas dans les langues sémitiques des noms d'animaux qu'on devrait y rencontrer, si elles avaient été parlées d'abord en Arabie, de même ne rencontre-t-on pas en arabe des mots dont l'absence, en ce dernier cas, serait inexplicable, parce qu'ils appartiennent à toutes les autres branches de la famille. Tel est le nom de l'ours, *debb* en éthiopien, *dób* en hébreu, *debba* en araméen, *dabu* en assyrien, lequel n'existe pas en arabe. L'ours vit en effet encore en Abyssinie ; il a vécu en Palestine, en Syrie et en Mésopotamie ; mais non en Arabie. Les dictionnaires arabes contiennent, à la vérité, le mot *dubbu*, ours ; toutefois, en y regardant de près, on constate que ce mot, désignant un animal étranger à l'Arabie, n'apparaît que dans les écrivains musulmans, lorsque les Arabes ont été en contact avec la Syrie et l'Irak ou Mésopotamie. Les langues sémitiques n'ont donc pu tirer le nom de l'ours de l'Arabie, où il n'existait pas. Il faut par conséquent que les Sémites aient habité, avant leur dispersion, un pays où vivait ce quadrupède.

On peut raisonner de même au sujet du bœuf sauvage, *ri'mu*, qui est inconnu à l'arabe. Il s'appelle en hébreu *re'em*, et en assyrien *rimu*. Tandis que ces noms dans les dialectes du nord, désignent le bœuf sauvage,

t. 1, Florence, 1880, p. 217-228. L'auteur a publié son travail en allemand avec de plus amples développements dans l'*Allgemeine Zeitung*, sous le titre de *Die ursprünglichen Wohnsitze der Semiten*, *Beilage zur Allgemeinen Zeitung*, nos 263 et 264, p. 3877-3879 et 3895-3896, 20 et 21 septembre 1878. Cf. Id., *Die Namen der Säugethiere bei den südsemitschen Völkern*, in-8°, Leipzig, 1879, p. xx, 7, 480.

le mot *ri'mu* qui est aussi employé en arabe, désigne dans cette dernière langue un animal tout différent, « une jeune gazelle à la peau blanche, » disent les lexicographes indigènes¹. *Ri'mu* est donc d'origine sémitique ; et comme il n'y a point de bœuf sauvage en Arabie, les Sémites, qui s'établirent dans cette contrée et qui avaient vu le *ri'mu* dans le pays d'où ils émigraient, donnèrent ce nom à l'animal de l'Arabie qui ressemblait le plus au quadrupède qu'ils avaient l'habitude d'appeler ainsi.

Le nom de la panthère nous fournit encore un argument : elle s'appelle en éthiopien *namr*, en hébreu *namer*, en araméen *nemra*, en assyrien *nimra*, en arabe *namir*. Ce mot appartenait donc à la langue-mère puisqu'il est le même dans toutes les branches de la famille. La bête féroce qu'il désigne est pourtant fort rare en Arabie et elle l'a toujours été, car la poésie arabe ancienne, très riche en noms d'animaux, comme le lion, le chacal, le renard et l'hyène, mentionne bien rarement la panthère. La communauté du nom indique cependant que la panthère était très connue dans le berceau des Sémites. Ce berceau n'est donc pas la péninsule arabique².

Mais si l'Arabie n'est pas le berceau des Sémites, où est-il ? M. Alfred von Kremer, suivant le courant général d'aujourd'hui, le place dans la Haute-Asie, à côté du

¹ Cf. Frd. Delitzsch, *Prolegomena eines neuen hebräisch-aramäischen Wörterbuches*, in-8°, Leipzig, 1886, p. 23.

² Sur les noms d'animaux communs aux langues sémitiques, voir aussi I. Guidi, *Della sede primitiva dei popoli semitici*, loc. cit., p. 587-592.

berceau des Aryas. D'après lui, dans le Haut-Touran, à l'ouest du Bolortag, sur le plateau de Pamir, les premiers Sémites vivaient en contact avec les Aryas. Partant de là, et suivant les grands cours d'eau, et en particulier l'Oxus, ils se dirigèrent vers l'Ouest, passèrent au sud-ouest de la mer Caspienne, et pénétrèrent, par un des défilés de l'Elbouz, dans les montagnes de la Médie. De là, ils entrèrent en Mésopotamie.

La première partie de la route tracée aux Sémites est une pure hypothèse. On ne peut historiquement établir que ce seul fait, c'est que nous rencontrons tout d'abord les Sémites en Mésopotamie. Pour soutenir le contraire, M. Alfred von Kremer en appelle à la flore sémitique, telle que nous la fait connaître le dictionnaire de leur langue. D'après lui, les langues sémitiques donnent des noms divers au palmier et à la datte : l'expression la plus ancienne, dit-il, pour désigner la datte, *dikla*, se rencontre chez les tribus araméennes qui habitaient les plaines de la Babylonie. L'affirmation de M. A. von Kremer est inexacte. *Dikla* n'est pas le nom le plus antique de la datte en sémitique, et les Araméens n'habitaient pas, dans les temps primitifs, les plaines de la Babylonie ; on parla l'araméen, en Babylonie, seulement après que l'assyrien fut devenu langue morte, peu de siècles avant Jésus-Christ.

Le nom primitif du palmier à dattes, dans les langues sémitiques, est *tamaru*, comme le prouvent l'hébreu *tamar*, qu'on lit déjà dans l'Exode et dans le Lévitique¹,

¹ On le lit aussi, dans la Genèse, comme nom propre de la belle-

et l'éthiopien *ṭamart*. Le nom ordinaire de cet arbre en arabe est, il faut le reconnaître, *nachl*, mais *ṭamr* est usité concurremment et désigne surtout la datte ou bien, en général, un fruit.

On trouve aussi chez les Arabes de très anciennes traces du mot *dikla*, au centre comme au sud de la péninsule arabique. Le Dictionnaire géographique de Yakût mentionne une localité appelée *Dakalatu*, « où se trouvent des palmiers, » ajoute-t-il, dans le district des Beni-Chubar, à Yamâma. La Table ethnographique de la Genèse nomme aussi Diklâ parmi les tribus joctanides du sud de l'Arabie. Enfin, on appelle, en arabe, *dakal* un palmier qui produit beaucoup de dattes, mais de mauvaise qualité. Il y a donc lieu d'admettre deux noms primitifs du palmier à dattes en sémitique, *tamaru* et *diklu* ou *dakalu*. Les Sémites connaissaient par conséquent cet arbre avant leur dispersion, quoiqu'on puisse ou même on doive admettre que la fructification artificielle de cet arbre ne remonte qu'à l'époque historique, assyrienne et araméenne, et ait été inventée en Babylonie.

Ces faits admis, comme la patrie originelle du palmier est située dans le bassin du cours supérieur et moyen de l'Euphrate et du Tigre ; comme c'est là aussi que vivent les animaux dont nous avons trouvé les noms dans la langue-mère sémitique ; comme enfin c'est dans ces lieux que les traditions des Sémites eux-mêmes

filie de Juda, fils de Jacob, et le sens de ce nom propre est certainement celui de Palme, Gen. xxxviii, 6.

placent leur berceau, à l'ouest de Holvân, dont les poètes persans ont chanté les palmiers; c'est bien là qu'il faut placer, en effet, la demeure primitive des descendants de Sem, le lieu où ils étaient tous réunis avant de se disperser au Sud et à l'Ouest.

Il faut remarquer d'ailleurs que tout ce que nous savons de la flore primitive des Sémites confirme cette conclusion, ainsi que l'a très bien montré un savant arabisant italien, M. Guidi. La Chaldée n'abonde pas en plantes variées, mais celles que l'on peut regarder comme indigènes dans le bassin inférieur de l'Euphrate et du Tigre, savoir, les diverses espèces de peupliers, le tamaris et le grenadier, portent, ainsi que le palmier, un même nom dans toutes les langues sémitiques. Au contraire, les plantes qui croissent dans les zones tempérées ou sur les montagnes, l'orme, le frêne, le châtaignier, le chêne, le hêtre, le pin, le cèdre, ou bien ont des noms divers dans les différentes branches de la famille sémitique, ou bien n'ont adopté le même nom qu'à une époque relativement récente. La Chaldée était un véritable grenier d'abondance, l'orge et le froment y produisaient cent pour un¹. Aussi le froment, l'orge, l'épi, s'expriment-ils de la même manière dans tous les idiomes des descendants de Sem², ainsi que les travaux agricoles, les occupations de la vie pastorale, la chasse et la pêche³.

¹ Hérodote, I, 193.

² I. Guidi, *loc. cit.*, p. 582-587. Cf. l'excellent résumé qu'a fait de tout le travail de M. Guidi le P. de Cara, *Notizia de' lavori di egittologia e di lingue semitiche*, in-8°, Prato, 1886, p. 68-73.

³ I. Guidi, *loc. cit.*, p. 592-597. Depuis Nemrod, Gen., x, 9, la



120. — La chasse au lion.
Bas-relief assyrien.

A ces considérations nous pouvons en ajouter qui sont tirées de la situation géographique de la Babylonie. Le nom de fleuve, *nahar*, est commun à toutes les langues sémitiques, le ghez excepté, de même que *yam*, le nom de la mer, tandis qu'elles ont chacune un mot particulier pour exprimer une montagne, ce qui semble bien indiquer que ceux qui les parlent ont tous vécu primitivement sur les bords d'un fleuve, non loin de la mer, dans une plaine sans montagnes, telle qu'est la Chaldée. Le désert, en arabe, s'appelle de noms divers¹ qui nous représentent l'idée d'un lieu stérile, effrayant, sans eau. Au contraire, les Israélites, les Assyriens et les Araméens le nomment *midbar*, c'est-à-dire un lieu où l'on fait paître les troupeaux. Ce ne sont donc pas les solitudes de l'Arabie, avec leur vaste et effrayante étendue et leur aride sécheresse, qui ont donné aux Sémites septentrionaux la notion du désert, mais les plaines de la Babylonie qui produisent en abondance de l'herbe pour les troupeaux. Au milieu de ces plaines, on remarque aussi de nombreux marécages, où croissent des roseaux gigantesques; toutes les langues sémitiques désignent et marécages et roseaux sous le nom d'*agam*².

Deux choses sont particulièrement caractéristiques de la Chaldée : l'une naturelle, le bitume; l'autre artifi-

chasse a toujours été en grand honneur dans les pays baignés par l'Euphrate et le Tigre, comme l'attestent de nombreux monuments indigènes. Voir Figure 120.

¹ النيفاء، المغارة، الغلابة، البيداء، التيه.

² I. Guidi, *loc. cit.*, p. 570-574.

cielle, les briques. Or le bitume et les briques s'expriment de la même manière dans toutes les langues sémitiques : arabe, *hamar* et *kafar*; hébreu, *homer* et *kofer*; assyrien, *amaru* et *kupri*; araméen, *kufra*, « bitume, goudron. » — Arabe, *labin*; hébreu, *libnah*; araméen, *lbenta'*; assyrien, *libittu*, pluriel, *libnâta*; « briques. »

Parmi les métaux dont l'usage est le plus commun, la linguistique démontre que les anciens Sémites connaissaient avant leur séparation l'or, le cuivre et le bronze, mais non l'argent, le fer et le plomb. « Ces résultats concordent d'une manière remarquable avec l'état de la métallurgie dans la région babylonienne, comme on peut le constater par les objets trouvés dans les tombes les plus antiques. En Babylonie, l'or était connu, l'argent inconnu, le bronze commun; le plomb et le fer étaient tellement rares qu'on voit clairement par là qu'ils étaient d'introduction récente¹. »

Tous les arguments philologiques confirment ainsi le témoignage de la Bible, qui nous présente les enfants de Sem réunis dans la plaine de Sennaar ou de Babylone, lors de la construction de la tour de Babel.

¹ I. Guidi, *loc. cit.*, p. 581.

SECTION VIII.

LES PATRIARCHES.

CHAPITRE PREMIER.

ABRAHAM.

ARTICLE 1^{er}.

ABRAHAM ET SARA EN ÉGYPTÉ ET A GÉRARE.

L'épisode du voyage d'Abraham en Égypte contient un trait qui a été de tout temps un sujet d'accusation contre ce patriarche et contre la Bible elle-même :

Il arriva qu'une famine étant survenue dans la terre [de Chanaan], Abram descendit en Égypte pour y demeurer, car la famine était grande dans la terre [de Chanaan]. Et il arriva que lorsqu'il fut près d'entrer en Égypte, il dit à Saraï, sa femme : « Voici que je sais que tu es belle, et il adviendra que les Égyptiens te verront et qu'ils diront : C'est sa femme. Et ils me tueront et ils te laisseront vivre. Dis donc que tu es ma sœur, afin que je sois bien traité à cause de toi et qu'ils me sauvent la vie par considération pour